

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



A. FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

FEUILLETON du 'CANARD'

MES VINGT FRANCS

Par PAUL PARFAIT

(Suite).

C'est Phanor qui marche devant. A présent, je me laisse conduire, abattu, inconscient.

Que m'importe où nous irons ? Je suis mes vingt francs, voilà tout. Je ne me demande pas même si Phanor peut me les rendre. Le mouvement qui m'a jeté à la suite de cette bête d'une façon si ridicule était tout instinctif ; je ne l'ai pas raisonné. Devenu plus calme, je cherche où je vais et ce que je dois attendre. Comment le chien pourrait-il, hélas ! me restituer mon beau louis d'or ? Comment ? Parbleu ! n'était-ce pas tout simple ?

Et au même instant la seule solution possible se présenta à mon esprit. Etrange pensée qui venait s'unir par un lien commun à celle de mes amours !

Il ne fallait donc que de la patience.

—Tôt ou tard, pensais-je en regardant Phanor, la nature doit parler.

Et j'attendais, plein d'anxiété. Et la nature ne parlait pas.

Afin de prêter secours à la nature, je tirai de la poche de derrière qui me restait, un talon de pain, débris d'un déjeuner vivement expédié, puis j'en rompis une bouchée que je tendis à Phanor. Il secoua dédaigneusement la tête en signe de refus. Le misérable n'avait pas même faim ! Je resserrai mon talon de pain sans rien dire. La colère et le désespoir m'étranglaient : J'avais soif.

A ce moment, la valeur d'un verre d'une eau claire et limpide frappa mes regards entre les pierres d'un ruisseau et sec. Phanor s'élança vers cette eau, et j'eus le courage de ne pas la lui disputer.

—Cela le fera peut-être couler ! me dis-je en pensant à la pièce.

Vain sacrifice !

Et nous allions toujours à travers la plaine. Par instants, la figure stupéfaite de Blandine m'apparaissait. Je la revoyais à sa fenêtre, comme au moment où je l'avais quittée d'une manière si étrange ; je la revoyais coiffée, prête à partir ; j'avais son dernier cri dans l'oreille : « Eh bien ! où allez-vous ? » Tout à coup, je ne sais pourquoi, derrière cette image aimée, une autre se dressa, l'image railleuse du voisin à longues moustaches.

Je regardai Phanor avec rage. Nous étions seuls, la campagne était solitaire, j'avais dans ma poche un couteau, et d'ailleurs il ne manquait pas de pierres autour de nous. Je pouvais tuer cette bête. Je crus que j'allais le faire. Phanor tourna vers moi ses grands yeux clairs. Alors j'eus honte de mes pensées. Je pris mon front entre mes mains, et me jetai sur le revers de la route, songeant à quel fil tenu notre bonheur est attaché.

Quand je relevai la tête, Phanor



UNE POSITION CRITIQUE

Le flot monte ; il va falloir s'exéquer.

n'était plus là. J'éprouvai une secousse involontaire. Derrière moi, à cinquante pas, il y avait maintenant deux chiens au lieu d'un. Je ne tardai pas à reconnaître, dans le plus turbulent des deux mon Phanor, qui poursuivait de ses galanteries une jeune chienne.

La demoiselle après avoir présumé par des coquetteries, semblait maintenant vouloir se dérober. Elle avait l'air de vouloir lui dire : « Non, monsieur, je ne vous écouterai point ; vos obsessions sont inutiles. J'appelle si vous ne vous retirez pas. » Mais l'entreprenant Phanor n'était pas, à ce qu'il paraît, gaillard à lâcher pied pour si peu. Il attaquait la belle avec audace, et la belle fuyait. Et Phanor de la poursuivre, et moi de poursuivre Phanor, qui menaçait de disparaître. Sans les circuits dont ils agrémentaient leur course, je n'eusse jamais rejoints les deux chiens. Le hasard nous accula tous trois dans un potager. Je ne me serais peut-être pas aperçu que nous portions le ravage parmi les asperges et les petits pois sans les cris forcenés d'une vieille femme qui sortit d'uneasure voisine.

Du reste, j'étais tout occupé d'atteindre Phanor, qui n'était occupé lui-même que d'atteindre la jeune chienne ; et pendant que la vieille continuait ses cris, nous nous livrions les uns à l'égard des autres, en pleins légumes, à toute sorte de vis-à-vis et de chassés-croisés.

J'ignore combien de temps nous fussions restés dans le potager, si la chienne n'avait pris enfin le parti d'en sortir. Phanor la suivit, et je dé-

talai à mon tour, mais non pas seul. La vieille s'était attachée à moi, *ungibus et rostro*, des ongles et du bec, car, tout en s'agrippant à mes efforts, elle m'accablait d'injures. Je secouai l'embrassement de cette mégère, et, pour garer mon visage, je la tins en distance en lui serrant les poings.

J'étais depuis un moment dans cette position d'athlète victorieux, et la vieille ne cessait d'appeler à l'aide, quand une voix marmotta derrière moi :

—Hé...mais...ais...c'est mon... mon... c'est monsieur... Tib... Tib...

Dès les premières syllabes, j'avais reconnu le timbre de l'atroce Taupinet, de l'homme aux dicotylédons chez qui mon parrain voulait m'entraîner le matin. Il venait de déboucher de je ne sais quel sentier qui longeait la mesure, et m'avait, hélas ! reconnu par derrière, sans doute à la coiffure si caractéristique dont j'étais affublé.

Pour le coup, je fus atterré. L'idée que, dans quelques instants sans doute, l'homme qui venait de me voir là, et dans l'état où je me trouvais, allait converser avec mon parrain, me fit voir mille bluettes. Je fus près de m'élaner sur le Taupinet en lui criant :

—Tu te trompes, infâme botaniste ce n'est pas moi !

Mais le courage me manqua. Pour échapper, je lâchai les poings de la vieille. Celle-ci qui tirait en arrière de toutes ses forces, alla s'asseoir dans la poussière et M. Taupinet, brusquement attiré dans les jambes

par le moulinet d'un des bras de la bonne femme, fit une cabiole inattendue. C'est de loin que je vis ce petit tableau sur la route, et j'en aurais certainement ri, si je n'y eusse pas joué pour ma part un rôle aussi lamentable.

Pour le moment, le plus pressé était de courir et de courir très fort ; car, de loin la vieille en furie ne cessait de me montrer le poing. C'est ainsi que je pus rejoindre Phanor, qui continuait ses assiduités auprès de la jeune chienne. Tout d'un coup l'objet de sa tendresse sauta par-dessus un fossé ; Phanor le sauta derrière elle, et je la sautai derrière Phanor, pas fâché du tout de voir une grande ouverture béante entre la rançune de la vieille et moi.

Cependant, le fossé sauté, je ne fus pas sans inquiétude.

J'étais dans une propriété privée. On eut été troublé à moins.

Je passai la main sur mon front et m'aperçus, dans ce mouvement, que j'avais laissé mon chapeau sur le théâtre de la bataille.

So présenter nu-tête, avec un pan de moins, débraillé, sans cravate, dans une maison inconnue, pouvait paraître étrange. J'eus envie de resauter le fossé, il me semblait beaucoup plus large qu'auparavant. Le lieu était ombragé. Je m'enfonçai sous les arbres pour chercher une sortie.

Plus attentif à me dérober qu'à rattraper Phanor, je me glissais de massif en massif, quand la vue de deux personnes frappa désagréablement mes yeux. Par bonheur, elles me tournaient le dos.

De ces deux personnes, une seule appartenait à mon sexe. C'était un individu bien frisé, pommadé, vêtu d'un costume en drap de haute fantaisie. Il portait son chapeau de paille à la main, ce qui fait que je voyais admirablement la longue raie qui lui séparait les cheveux avec correction depuis le sommet du crâne jusqu'à la nuque.

A côté de lui marchait une dame qui, du bout de son ombrelle, lui donnait de temps en temps, mais sans mauvaise humeur, de petits coups sur les doigts. Il est vrai que le monsieur les méritait bien. Tantôt c'était la taille de la dame qu'il enlaçait agréablement, tantôt une main qu'il étreignait et tenait appuyée sur ses lèvres.

A voir le sans-façon avec lequel s'accomplissaient tous ses galants manèges, je jugeai aussitôt que j'étais en présence du maître et de la maîtresse de la maison. Pour les éviter, j'obliquai du côté de l'habitation que j'apercevais à travers les arbres ; mais, à ce moment même, un homme à gros favoris noirs parut sur le seuil, se disposant à gagner le parc.

J'étais entre deux feus. Il n'y avait plus à essayer de me cacher. Je tussai très fort pour me faire remarquer. Le couple égaré sous le massif se retourna avec une certaine émotion ; quand à l'homme aux gros favoris, il leva la tête, et, venant à moi me demanda d'une voix brusque :

— Qui êtes-vous ?

La façon dont ces paroles furent prononcées me fit juger du premier coup que j'avais dû me tromper dans mes suppositions relativement au maître de la maison.

—Je vous demande pardon, lui dis-je en balbutiant, je cours après mon chien.

Et je lui expliquai comment Phanor venait de sauter le fossé.

—Où est-il ce chien ? demanda l'homme aux favoris noirs, du même ton bourru.

Justement mes deux chiens vinrent à passer.

—Phanor ! s'écria mon interlocuteur ; c'est Phanor que vous promenez !

Je fis de la tête un signe égaré qui tenait de la négation presque autant que de l'affirmation. Phanor connu dans la maison ! Je me sentais passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Heureusement l'homme aux favoris noirs, qui regardait l'objet des poursuites de Phanor, ajouta :

—Mais, c'est la chienne à Cyprien !

Au même instant, le monsieur et la dame dont j'avais surpris les tendres épanchements débouchèrent dans l'allée. Maintenant ils étaient fort calmes, marchant à distance l'un de l'autre, et la dame n'avait plus besoin, mais plus besoin du tout, de jouer de l'ombrelle.

—Eh ! pardieu ! s'écria mon interlocuteur, voilà Cyprien lui-même.

—On m'avait dit que vous dormiez, fit Cyprien en arrondissant un sourire ; je n'aurais eu garde de vous réveiller.

Le Canard

MONTREAL, 15 AVRIL 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces: Première insertion, 20 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 375.

Chronique d'Ottawa

Les sucres ne marchent guère ici. On a beau entailler les poteaux de télégraphe, ils refusent de couler, ce en quoi ils diffèrent beaucoup de la verve féconde de certains députés, laquelle pour n'être pas très sucrée n'en est pas moins abondante. Le carême s'est enfui avec son cortège de haricots, de harengs étiqués, de maquereaux compromis et de morues peu attrayantes. Il lui a bien fallu s'enfuir; son utilité avait cessé.

On ne s'est même pas donné la peine de dissimuler la joie que son départ a causé dans le Landernau Outaouaisien. Les plus voraces se sont flanqués des bosses à tout casser. L'empirerie générale et goinfreterie pyramidale, voilà le bilan de la semaine qui vient de s'écouler.

Les pauvres diables qui n'ont rien à se mettre sous la dent parce qu'ils se sont tout mis sur le dos se sont abstenus de se livrer aux excès pantagruéliques motivés par quarante jours d'un jeûne et d'une abstinence très peu rigoureux en somme, mais rendus plus fatigants à cause de la défense qu'il y avait de manger de certains mets à de certaines heures.

Il y a aussi, malheureusement, de pauvres gens qui n'ont rien sur le dos et rien dans le ventre. Ceux-là sont encore plus à plaindre et surtout plus dignes d'intérêt. Pour ma part je plains peu l'employé du gouvernement qui, pour satisfaire une sottise vaniteuse aime mieux paraître à l'aise que de l'être en réalité. Il y a ici deux catégories de gens pour qui le carême dure à peu près toute l'année: les vaniteux qui jouent pour porter des habits au dessus de leur condition et le pauvre ouvrier ayant une nombreuse famille que son travail ne suffit pas à nourrir.

Le premier mérite notre blâme, le second a droit à nos sympathies. Les enfants de celui-ci sont cependant moins à plaindre que la famille de celui-là. La misère est une rude école mais c'en est une bonne. La nécessité est la mère de l'industrie. Le fils de l'ouvrier s'habitue à la bonne grosse misère, à cette misère franche, exempte d'hypocrisie. Les beaux habits lui sont inconnus. Il ne croit pas à la nécessité de briller, de paraître plus riche qu'il n'est, de dépenser son argent pour faire la cour à des gens qui lui rient au nez. S'il est à la gêne ce ne sera pas à

cause de ses folles dépenses mais parce que ses revenus seront trop limités. Il apprend à vivre de peu, à se passer des objets de luxe, et s'il lui arrive plus tard de gagner un salaire un peu raisonnable il se fera des économies.

Les enfants du fonctionnaire qui dépense tout son avoir à faire du flâna, quitte à se priver en cachette des choses les plus nécessaires à la vie, s'habituent à vivre dans la misère tout en dépensant un revenu assez considérable. Pour eux le superflu devient le nécessaire et le nécessaire devient le superflu. Il leur faut porter de beaux habits, dussent-ils pour cela être obligés de s'astreindre au régime suivant: Pour le déjeuner, se serrer le ventre, pour le dîner faire réchauffer les restes du déjeuner et le soir prendre un souper de soldat. Pour le menu de ce dernier repas s'adresser aux vétérans de la glorieuse campagne de 1870, entreprise contre quatre ou cinq employés du chemin de fer du Nord qui avaient déclaré la guerre au gouvernement provincial.

Ces futurs bohèmes sont voués d'avance à la misère en habit noir plus ou moins rapé; à la pauvreté plus ou moins dorée. Ils méprisent l'ouvrier et ils éprouvent une horreur invincible pour le travail manuel. Leur vie sera un long carême. Même s'ils ont un revenu considérable à dépenser, cela ne les empêchera pas de tirer le diable par la queue. Ils ne soupçonneront peut-être jamais l'existence du bien-être dont jouit celui qui sait borner ses desirs et régler ses dépenses sur le montant de son avoir.

Asssez moraliser. Parlons maintenant de nos députés. Plusieurs d'entre eux sont allés se goberger dans leurs familles. Ils sont revenus mardi et ont commencé à faire une sieste qui durera jusqu'à la fin de la session. Rien de plus propre à leur procurer un sommeil doux et paisible que les discours débités par leurs confrères à l'occasion des nombreux votes de non-confiance proposés par l'opposition. Ceux qui ont la langue bien pendue, et qui devraient l'être eux-mêmes, se livrent à des variations plus ou moins réussies sur un thème qui n'a certes pas le défaut d'être trop gai.

Les modistes sont très occupées par le temps qui court à rogner le haut des robes de nos citadines afin d'allonger les queues des susdites robes en vue de la prochaine exposition universelle, pardon, du prochain bal officiel ou gubernatorial.

Il paraît que nous n'aurons pas d'élections générales cette année. Les orateurs en herbe qui brûlent de faire leur début sur les hustings la trouvent mauvaise, et cela se comprend. Ils vont être obligés de refaire à neuf une partie des discours qu'ils ont mis six mois à improviser. Il y a bien certains clichés qui pourront servir et qui serviront certainement l'année prochaine. Ainsi nos jeunes fou...dres d'éloquence feront bien de conserver la phrase stéréotypée que voici: "Messieurs, vos applaudissements me prouvent que vous partagez les vœux que je regrette de ne pas pouvoir vous exposer avec plus d'éloquence." Si banales qu'elles soient, ces paroles ne manquent jamais de produire leur effet, quand l'orateur a oublié sa leçon, lorsqu'un grand silence se fait parmi l'auditoire qui est à cent lieues de songer à applaudir.

On parle toujours des affaires de Québec. Ce qui occupe le plus les esprits, c'est la question de savoir si J. B. Emond va être mis en disponibilité, ou si ces précieux services seront retenus par le syndicat.

COUACS

Timoléon, de sa fenêtre, vient d'apercevoir un peintre qui envoie des baisers à sa fille.

Furieux, il se précipite dans la chambre de celle-ci et d'un ton d'amer reproche:

— Comment, lui dit-il, tu reçois les baisers de ce rapin?

— Mais non, papa, répond ingénument la jeune fille, je les lui rends.

Quel est le quartier le plus humide de Paris?

— Le quartier "Foydeau" (fait d'eau), car il y a la rue Saint "Marc" (cinq mares).

De bonnes actions, voyez vous, ce sont les actions de la Banque de France.

— Où vont mourir les oncles à héritage qui ont de l'esprit et du cœur?

— Boulevard "Bonne Nouvelle"?

Il en est des compliments comme des bougons du carnaval: les mieux enveloppés sont des attrapes.

Pensez modérément et parlez avec feu; cela vaut mieux que de penser avec feu et de parler modérément.

M. Bébé est sceptique et utilitaire.

Sa jeune sœur, au contraire, est tendre et un peu romantique.

Le hasard les a faits propriétaires d'un chat et d'un moineau, qui vivent fort bien ensemble. Le fait n'est du reste pas très-rare dans les maisons où le chat est bien nourri.

— Ah! dit la petite sœur, comme minet est gentil avec l'oiseau! Il le laisse manger dans la même soucoupe que lui.

— Tu crois ça? fait Tomy en haussant les épaules d'un air capable. Eh bien, veux-tu que je te dise ce qu'il fait? Il l'engraisse.

Musset ne travaillait pas.

Un soir, Alfred Tattet l'interrogea à ce sujet et lui demanda quel phénomène s'opérait en lui pour qu'il abandonnât si longtemps sa muse.

— Depuis un an, répondit Musset, j'ai relu tout ce que j'avais lu, réappris tout ce que je croyais savoir. Je suis retourné dans le monde et je me suis mêlé à quelques-uns de vos plaisirs pour revoir tout ce que j'avais vu; j'ai fait les efforts les plus vrais, les plus difficiles pour chasser le souvenir qui m'aveuglait encore et rompre l'habitude qui voulait revenir.

Après avoir consulté la douleur jus qu'au point où elle ne peut plus répondre, après avoir bu et goûté mes larmes tantôt seul, tantôt avec vous, mes amis, qui croyez en moi, j'ai fini par me sentir plus fort qu'elle et par me dégager de tout mon passé. Aujourd'hui, j'ai "cloué de mes propres mains, dans la bidre, ma première jeunesse, ma paresse et ma vanité."

Je crois sentir enfin que ma pensée, comme une plante qui a été longtemps arrosée, a puisé dans la terre assez de suc pour croître au soleil. Il me semble que je vais bientôt parler et que j'ai quelque chose dans l'âme qui va sortir!

Ce quelque chose c'était *Barberine*.

On est à organiser une grande expédition. Cette expédition dont le départ sera annoncé bientôt et qui sera composée des plus célèbres voyageurs de nos jours, parcourra le monde entier. Le but est dit-on, de s'assurer s'il y a dans tout l'univers un seul établissement comparable à celui de Dérome & Lefrançois, 614 Rue Ste Catherine, Montréal, pour la beauté des chapeaux de toutes sortes que l'on vend à cet établissement.

En cour d'assises: Le président à l'accusé.— Accusé, on vient de vous donner communication de la liste du jury. Je dois vous avertir que la loi vous permet d'exercer telles résolutions que vous voudrez.

L'accusé.— Eh bien, mon président, je récusé monsieur...— ce gros, là-bas, qui a une tête de veau. Il a l'air trop bête pour comprendre mon cas.

Le président, avec bonté.— Accusé, je vous ai prévenu que la loi vous autorisait à faire des récusations, mais elle ne vous oblige par à en déclarer les motifs.

Binocle: Lunette qui sert à voir quelquefois—et qui serre le nez tous les jours.

Le petit « Chose » a un tailleur impitoyable pour les affaires d'argent. C'est un créancier insupportable.

Un jour, ce dernier le pince au saut du lit.

— De l'argent, lui dit-il.

— Jo n'en ai pas!

— Ah! je saurai bien vous en faire trouver! riposte le tailleur avec ménaço.

— Eh! je ne demande que ça.

Une histoire invraisemblable: Un coupé de place s'arrête devant le théâtre des Variétés.

— Quelle horrible rosse que votre cheval! dit un monsieur en descendant de la voiture.

Puis il paie le cocher et lui donne dix sous pour lui.

Le cocher empoche le prix de la course, puis, j'ant fièrement les dix sous:

— Je n'accepte pas le pourboire de ceux qui insultent mon cheval!

Dans un hôtel meublé:

— Donnez-moi un lit bien blanc.

— Oui, monsieur.

— Vous en êtes bien sûr?

— Oh! nous n'y avons laissé cocher que les personnes qui avaient l'air d'avoir du linge propre!

On assiste à une messe de mariage qui se prolonge indéfiniment; aux morceaux d'orgue succèdent des solis, aux solis d'autres morceaux d'orgue.

— Mon Dieu que ce service est long! dit M. B..., en montrant les deux époux; cela continue, ils auront le temps de se séparer avant que la messe soit finie.

La consommation guérie.

Depuis 1870 le Dr. Shearer a chaque année expédié de ce bureau aux milliers de personnes souffrant de maladie les moyens de se soulager et de se guérir. La correspondance que nécessite ce travail étant devenue trop volumineuse pour lui, je suis venu à son aide. Il se sent maintenant forcé de l'abandonner entièrement et il a remis entre mes mains la recette de ce remède végétal si simple, découvert par un ministre des Indes, remède qu'on a trouvé si efficace pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les maladies de la gorge et des poumons. Il offre aussi une guérison certaine et radicale pour la débilité nerveuse et la maladie des nerfs. Ses merveilleuses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et, animé du désir de soulager l'humanité souffrante, c'est avec joie que je me fais un devoir de le faire connaître à d'autres. Adressez vous à moi, en envoyant un timbre de poste et en mentionnant le nom de ce journal et je vous enverrai *gratis* la recette de ce remède merveilleux avec les directions complètes, imprimées en allemand, en anglais et en français, pour sa préparation et son usage. W. A. Noyes, 145 Powell's Block, Rochester, N. Y.

Et l'on se donna d'énergiques poignées de mains.

— Enfin, j'espère que ma femme vous a reçu comme il convient, dit celui qui était véritablement le maître du logis. Vous nous restez à dîner, j'imagine.

— Je suis obligé de vous refuser, mon ami. J'étais en train de dire à madame combien je suis désolé.....

Là-dessus, la dame, tenant sans doute à savoir jusqu'à quel point je pouvais être persuadé que ce fut sa désolation que M. Cyprien lui exprimait, me lança un de ces regards scrutateurs qui vous fouillent la pensée d'un individu jusqu'en ses recoins les plus infimes. Je ne pus m'empêcher de rougir.

A son regard scrutateur, la dame fit aussitôt succéder un regard soudoyant qui me parut pouvoir se traire ainsi, ou à peu près:

— Ah! tu nous a vus, mon gaillard, alors, tu n'as qu'à te bien tenir!

Pendant ce temps là, Cyprien échangeait toutes sortes d'amabilités avec le mari de la dame.

— Vous prendrez bien quelque chose au moins?

— Non, rien, je vous assure. On m'attend; si je suis entré, c'est en passant. J'ai là ma voiture à la porte. Allons, Finette, Finette, Ici Finette!

Et, tout en prenant congé:

— Retenez donc votre chien.

— Ce n'est pas mon chien, dit le maître de la maison, en attrapant Phanor, c'est le chien de Carbonnel que ce petit promène.

M. Cyprien adressa à madame un salut magnifique, tenant des deux mains son chapeau sur sa poitrine, tandis qu'il rentrait la tête dans les épaules en faisant le gros dos, puis il s'éloigna, et Dieu sait si j'avais envie de faire comme lui.

Mais le maître venait à moi, tenant toujours Phanor, qui hurlait après l'aimable Finette.

— Brigand de Phanor! fit-il gaie ment; le plaisir et les belles... C'est tout le portrait de son maître!... Il va bien Carbonnel?

— Jo bégayai une réponse affirmative.

— Tu ne lui offres pas un doigt de vin? dit le mari à sa femme.

— Qui ça, lui?

Le mari me désigna du geste, puis s'adressant directement à moi, voulut bien m'indiquer l'entrée de la maison. Je me glissai tout penaud dans la salle à manger.

Pendant que la femme tirait un verre du buffet, je remarquai qu'elle se penchait vers son mari comme pour lui glisser une réflexion. Autant que j'en pus juger par le coup d'oeil que mon hôte à son tour me lança, la réflexion n'était rein moins qu'aimable pour moi.

— Venez, me dit superbement la dame.

Je n'osais plus la regarder. Je me sentais sous le coup d'une hostilité sourde, et plus je me persuadais de cette hostilité, plus mon trouble augmentait.

Par un effet stupide, mais fréquent c'était le coupable qui faisait perdre contenance à l'innocent. Elle avait des reproches à se faire et c'est moi qui rougissais.

— Ainsi, reprit le maître de la maison, quand je fus rafraîchi, Carbonnel va bien?

Je murmurai:

— Mais oui, pas mal.

— Alors sa goutte ne le fait pas souffrir?

— Euh!... euh!... hasardai-je, comme vous savez.....

(A CONTINUER)

Si vous aimez à lire de bons romans, abonnez vous à *Feuilleton Illustré*. Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le premier de janvier dernier, et même toute la filé de l'année dernière. L'abonnement n'est que d'une piastre par année. Demandez, (*gratis*) un échantillon à Morneau & Cie. 17 rue Ste. Thérèse, Montréal.

N'oubliez pas que c'est lundi et mardi, les 17 et 18 courant que sera joué au Théâtre Royal le grand drame à sensation "Le Forgeron de Strabourgh." (Voir l'annonce.)

Au Guichet du chemin de fer :
Une dame — Un billet, monsieur, s'il vous plaît.
L'employé. — Où allez-vous, madame ?
La dame, d'un ton sec. — C'est mon affaire, monsieur.
L'employé. — Mais enfin, il faut poertant bien que je sache...
La dame, très vexée. — Eh bien ! je vais chez une de mes tantes, là !

La connaissance du monde et de la mer se gagne dans la tempête ; mais dans les yeux du vieux marin on voit le reflet de la mort qu'il a souvent bravée.

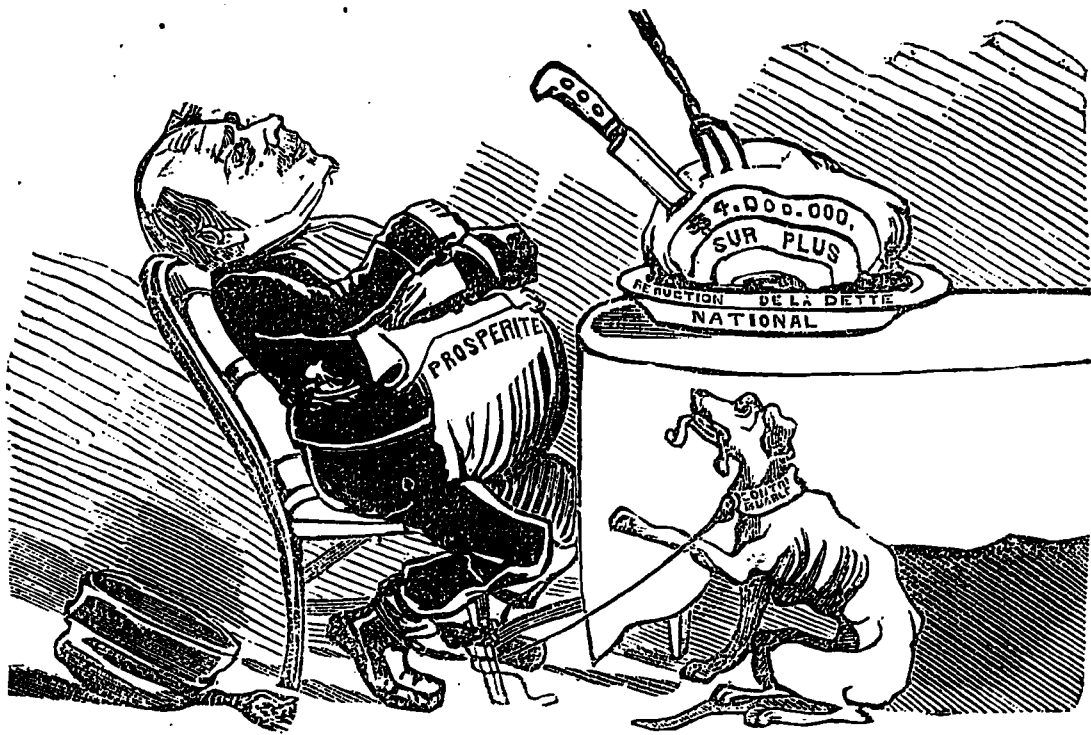
Dr. S. A. Richmond & Co's
SAMARITAN
CURES FITS.



NEVER FAILS.
NERVINE

SAMARITAN NERVINE
Cured my little girl of fits. She was also deaf and dumb, but it cured her. She can now talk and hear as well as anybody. PETER HESS, Springwater, Wis.
SAMARITAN NERVINE
Has been the means of curing my wife of rheumatism. J. B. FLETCHER, Fort Collins, Col.
SAMARITAN NERVINE
Made a sure cure of a case of fits for my son. E. B. HALLES, Hildesville, Kan.
SAMARITAN NERVINE
Cured me of vertigo, neuralgia and sick headache. MRS. W. H. HENSON, Aurora, Ill.
SAMARITAN NERVINE
Was the means of curing my wife of spasms. Rev. J. A. EISE, Denver, Pa.
SAMARITAN NERVINE
Cured me of asthma, after spending over \$3.00 with other doctors. S. H. HENSON, New Albany, Ind.
SAMARITAN NERVINE
Effectually cured me of spasms. 710 West Van Buren St., Chicago, Ill.
SAMARITAN NERVINE
Cured our child of fits after given up to die by our family physician, it having over 100 in 24 hours. JESSE KERR, Vevilla, Warren Co., Tenn.
SAMARITAN NERVINE
Cured me of scrofula after suffering for eight years. ALBERT SIMPSON, Vevilla, Ill.
SAMARITAN NERVINE
Cured my son of fits, after spending \$2.400 with other doctors. J. W. THORNTON, Fairborn, Miss.
SAMARITAN NERVINE
Cured me permanently of epileptic fits of a stubborn character. Rev. Wm. MARTIN, Mechanicsville, Md.
SAMARITAN NERVINE
Cured my son of fits, after having had 2,500 in eighteen months. Mrs. E. FONES, West Point, N. Y.
SAMARITAN NERVINE
Cured me of epilepsy of nine years' standing. Miss ORLENA MARSHALL, Grayby, Newton Co., Mo.
SAMARITAN NERVINE
Has permanently cured me of epilepsy of many years duration. JACOB SUTER, St. Joseph, Mo.
SAMARITAN NERVINE
Cured me of bronchitis, asthma and general debility. OLIVER MYERS, Ironton, Ohio.
SAMARITAN NERVINE
Has cured me of asthma; also scrofula of many years standing. ISAAC JEWELL, Covington, Ky.
SAMARITAN NERVINE
Cured me of fits. Have been well for over four years. CHARLES E. CURTIS, Oakia, Douglas Co., Minn.
SAMARITAN NERVINE
Cured a friend of mine who had drapeneis very badly. MICHAEL O'CONNOR, Ridgway, Pa.
SAMARITAN NERVINE
Has permanently cured me of epileptic fits. DAVID TREMBLY, Des Moines, Iowa.
SAMARITAN NERVINE
Cured my wife of epilepsy of 35 years standing. HENRY CLARK, Fairfield, Mich.
SAMARITAN NERVINE
Cured my wife of a nervous disease of the head. R. GRAHAM, North Hope, Pa.
SAMARITAN NERVINE
Cured my son of fits. He has not had a fit for about four years. JOHN DAVIS, Woodburn, Macoupin Co., Ill.

SAMARITAN NERVINE
IS FOR SALE
BY ALL DRUGGISTS
Or may be had direct from us. For further information inclose stamp for our Illustrated Journal giving evidences of cures. Address
DR. S. A. RICHMOND & CO.,
World's Epileptic Institute,
ST. JOSEPH, MO.



LA PROSPERITE NATIONALE.

UN ANGLOMANE

Allegro.

Qu'a-vez - vous donc mai-tre Pier-re? Je vous trouve en - core ju - rant ; vous pas -
sez la vie en - tiè-re Con - tre nous dé - bla - té - rant. Qu'un An - glais ait les doigts
cro - ches, Vous nous van - tez ses suc - cès : Vous n'a - vez que des re - proches Pour le
Ca - na - dien-Fran - çais. Ça c'est l'ef - fet de ma sou - ples - se :
Si je me montre in - to - lé - rant, Des miens si je
mé - dis sans ces - se C'est pour mieux plaire au con - qué - rants.

3me

4me

C'est déjà trop de médire,
Mais vous ne pouvez nier
Que vous faites encor pire.
Vous osez calomnier !
Que l'un des nôtres faillisse,
Nous sommes tous sans talent.
Qu'un canadien réussisse
Il n'est qu'un vil intrigant !
C'est que je veux jouer d'adresse ;
Les canadiens sont mal jugés,
De les condamner je m'empresse,
Pour mieux flatter les préjugés.

Vous raisonnez comme un drôle,
Vous ancêtres méprisant,
Vous jouez le triste rôle
D'anglomane anglicisant.
Vous ne méritez pas d'être
Et faire notre procès
Issus de parents français,
Ça c'est l'effet d'une mollesse.
Qui ne nuit point à ma santé,
Je m'aplatis avec bassesse
Sans amoindrir ma dignité.

3me

ENVOI.

Qu'un de nous ait le courage
De tenir tête au vainqueur,
Son audace vous oirgo
Car vous n'avez pas de cœur !
Avec vos instincts de traître
Vous ne pouvez concevoir
Que l'on ait Dieu seul pour maître,
Et pour seul but, le devoir.
— Mais c'est l'effet de ma sagesse,
Je ne veux pas montrer les dents
Aux favoris de la richesse,
Ça c'est bon pour des imprudents.

Je connais des idiots,
Qui, de bon goût se targuant
Avec leurs compatriotes
Preennent un ton arrogant.
Viennent le sot le plus raide
Qu'Albion puisse empeser,
Aussitôt pour ce bipède
On les voit s'humaniser.
Ça c'est l'effet d'une faiblesse,
Pour sortir de nos humbles rangs
Elles recherchent la noblesse
Parmi les vendeurs de harengs.

L'HUILE ST JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND
REMÈDE ALLEMAND
POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquimaucic, Inflammation du Gosier, Entures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pleuds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.
Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drognistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

N'oubliez pas que c'est lundi et mardi, les 17 et 18 courant que sera joué au Théâtre Royal, le grand drame à sensation "Le Forgeron de Strabourgh." (Voir l'annonce.)

La sone se passo à Grand
Un monsieur à un commissaire :
— La route du jardin zoologique, s'il vous plaît ?
Ah ! monsieur, en ce moment toutes les bêtes y meurent.
— Diable ! alors je n'y vais pas.

Ventes immenses. — Les pharmaciens de cette ville font de grosses affaires avec la vente de l'Huile Saint-Jacob. L'un d'eux que nous avons rencontré samedi nous disait que quoique ses ventes aient toujours été larges, elles ont redoublé dernièrement.

Un autre nous disait que l'Huile est devenue si populaire que c'était à peine s'il pouvait suppléer à la demande. Tous la recommandent et disent qu'elle doit effectuer beaucoup de guérisons car sans cela il n'y aurait pas de demandes.

Les gens ont la fièvre de l'Huile St Jacob et la confiance en elle augmente de jour en jour. Il n'en serait pas ainsi, si l'Huile ne donnait pas tout ce qu'elle promet.

— Maman, j'ai été sage, dis-moi une fable.

— Volontiers, écoute : Les Vautours et les Pigeons.

« Mars autrefois mit tout l'air en émeute. »

L'enfant interrompant. — Qui est-ce Maro ?

La mère. — Le dieu de la guerre.

Le père. — L'amant de Vénus.

L'enfant. — Qu'est ce qu'un amant ?

La mère. — Un amant ce'a veut deac...un grand ami, mais c'est peu usité...et...

L'enfant. — Toi maman, qui est ton amant ?

On ne nous pardonne ni nos talents, ni nos succès, ni nos amis, ni notre mariage, ni notre fortune : Il n'y a que la mort qu'on nous pardonne, et encore...

